

**CONSTITUTION D'UN TERRITOIRE ET LIMITE DANS  
CANDIDE DE VOLTAIRE**

**THE ESTABLISHMENT OF A TERRITORY AND LIMIT IN  
CANDIDE BY VOLTAIRE**

**FORMACIÓN DE UN TERRITORIO Y LÍMITE EN CANDIDE DE  
VOLTAIRE**

**Răzvan VENTURA<sup>1</sup>**

**Résumé**

*Par le conte Candide Voltaire essaie de bâtir une propédeutique de la pensée, sous le masque d'un apparent culte du travail. La philosophie de l'action que semble dévoiler la fameuse phrase qui clôt le conte n'est qu'une fausse piste. Voltaire est intéressé non pas tant par une morale de l'action, que par une propédeutique de celle-ci. En vérité, l'homme **doit cultiver son jardin** non pour le plaisir du labeur, mais pour assumer une limite qui soit pleinement la sienne, pour tracer le territoire de son existence. Les aventures du héros parviennent à lui enseigner la leçon des innombrables limites auxquelles l'existence humaine est soumise, vu surtout les coordonnées illusoires qu'il assigne à sa propre vie : à partir de celles quotidiennes et géographiques, en passant par celle de la vertu personnelle et de la nature humaine. En se heurtant aux limites extérieures, l'homme réussit ainsi à tracer le contour de sa propre géographie. Bien que, dans un moment de jeunesse de l'esprit, la limite nous enseigne aussi sur l'acte de la franchir, la leçon finale du conte est celle que l'homme doit reconnaître sa limite, le territoire de sa vie, afin qu'il cultive son jardin.*

*Mots-clés : jardin, limite, illusion*

**Abstract**

*With his tale, Candide, Voltaire is trying to build a preliminary theory of thinking, under the guise of an apparent cult of work. The philosophy of action that seems to reveal the famous phrase which concludes the tale is only a false trail. Voltaire is interested not so much in an ethics of action, as he is in the preparation of it. The truth is that man **should cultivate his garden** not for the pleasure of labor, but for the sake of assuming a limit that is fully his and drawing the territory of its existence. The adventures of the heroes manage to teach him the lesson of the myriad of limitations human existence is subject to, particularly given the illusory coordinates he assigns to his own life: from those pertaining to the daily life and geography to those related to the personal virtue and human nature. By crushing into the outer limits, man is able to trace the outline of his own geography. Although, in a moment of youthful spirit, the limit also teaches man about the act of*

---

<sup>1</sup> razvan69@clicknet.ro, Chercheur indépendant, Roumanie.

overcoming it, the final lesson of the story is that man should admit **his** limits, the territory of his life, so that he could cultivate **his** garden.

Keywords: garden, limit, illusion

### **Resumen**

Mediante su cuento *Candide*, Voltaire está tratando de construir una propedéutica del razonamiento, bajo la máscara de una aparente ética del trabajo. La famosa frase que concluye el cuento parece revelar la filosofía de la acción; sin embargo, es sólo una pista falsa. Voltaire no está interesado tanto por una moralidad de la acción, sino por el placer del trabajo, pero por asumir una límite que sea completamente suyo, por demarcar el territorio de su existencia. Las aventuras del héroe le enseñan al final la lección de las numerosas límites de la existencia humana, sobretodo bajo los coordinados ilusorios que el da a su vida: los coordinados diarios y geográficos, aquellos en relación con la virtud y con la naturaleza humana. Golpeándose a las límites exteriores, el ser humano llega a dibujar su propia geografía.

Aunque se en el momento de la juventud la límite nos da también la solución para cruzarla, la lección final del cuento es que el ser humano debe de conocer su límite, el territorio de su vida, para que llegue a cultivar su jardín.

Palabras clave: jardín, límite, ilusión

Issu d'un certain plaisir de bâtir un monde, *Candide* de Voltaire est à coup sûr le plus commenté conte voltairien et peut-être un des plus analysés de la littérature française. Cette notoriété est due surtout au maxime final du conte, par lequel Voltaire semble avoir esquissé une morale particulière à apparence métaphorique. Bien sûr, celle-ci a dû stimuler la curiosité et le plaisir spéculatif de maintes critiques, mais, généralement, leurs conclusions se sont appuyées sur la valeur du verbe. Selon Valentin Lipatti, par exemple, le conte « s'achève sur l'apothéose du travail en commun »<sup>1</sup>, conformément à une philosophie de l'action caractéristique à la bourgeoisie d'avant 1789 ; une lecture à portée idéologique, spécifique aux années '60, amène le spécialiste roumain à adopter la conclusion de Pol Gaillard, selon lequel *Candide* nous esquisse une société communiste naissante. Une quarantaine d'années plus tard, Mariana Petrișor déplace l'accent de la phrase vers le nom, en dessinant une topographie de l'action : le jardin représente l'utile réuni à l'agréable, lieu du *travail*, du *repos*, mais aussi de la *création*, où l'on *cultive* tout ce que nous sommes<sup>2</sup>. Il semble pourtant qu'on n'a pas prêté assez d'attention à la formule de Paul Hazard, que nous avons découvert nous-mêmes après être parvenus à la conclusion que *la limite* est

---

<sup>1</sup> Lipatti, Valentin, *Cours de littérature française – XVIII-ème siècle*, t. I, Editura Didactică și Pedagogică, București, 1967, p. 170.

<sup>2</sup> Petrișor, Mariana, « Voltaire » dans Angela Ion (coord.)- *Dicționar de scriitori francezi*, Polirom, Iași, 2012, p. 1600.

la catégorie fondamentale selon laquelle l'on doit lire la fin du conte : selon le critique français, « ce jardin lui-même est le symbole de nos limitations »<sup>3</sup>, mais l'on ne peut pas partager pleinement l'opinion de Hazard, qui identifie dans la fin du conte une idée de résignation. Un point de vue opposé attribue une telle phrase à une vision ironique : *cultiver le jardin* signifierait échapper à l'aventure humaine, tenir moins de place possible, « la fin de toutes les aventures, mais aussi le point de départ d'une sage exploitation, qui fonde le profit sur une activité raisonnable et mesurée »<sup>4</sup>.

En général, on peut constater que ces interprétations suivent une morale de l'action et elles respectent les coordonnées d'une connaissance active du monde. Mais cette herméneutique pourrait-elle privilégier le verbe, en laissant de côté le fait que le possessif (*notre jardin*) renvoie au sens d'une limite assignée au monde ? Dans ce cas-ci, le monde du conte ne serait pas un espace du travail et de la transformation active de l'être, mais plutôt une limite assignée à l'existence humaine. Avant de mettre en pratique une morale du travail, l'homme parvient donc à tracer sa géographie vitale, à retrouver le sens de l'existence dans sa capacité de mesurer son espace vital. La morale du travail est donc remplacée, selon notre avis, par une propédeutique de la pensée qui s'appuie essentiellement sur la manière dont l'homme est à même de tracer sa propre limite. Nous écartons aussi l'hypothèse d'une surprise du final qui aurait été ainsi envisagée par Voltaire ; preuve en est, aussi, que, à ce qu'il paraît, c'est à peine au XIX-ème siècle qu'on a commencé à écrire des contes et des nouvelles avec un effet de surprise final, à la dernière phrase<sup>1</sup>. Il est vrai que le rythme du conte est suspect d'une certaine manière, la vitesse considérable connaissant vers la fin un ralentissement étrange, convaincant grâce à cette conclusion. Dès le début, le conte de Voltaire se trouve sur le territoire de cette limite assignée à la pensée. Car le voyage à travers la vie qu'accomplit Candide parvient justement à la configuration de multiples significations de la limite que le héros voltairien réunit dans son geste final. En commençant par les limitations successives que le personnage est amené à découvrir dans sa vie, partie de sa liberté et de son existence : « Avant de me décider dans mon intérieur, on a déterminé ma décision, j'ai reçu ces limites qui me font être ce que je suis, bien avant mes choix. Ma liberté même, au nom de laquelle je vais me décider d'une manière ou d'une autre,

---

<sup>3</sup> Hazard, Paul, *La Pensée européenne au XVIII-ème siècle*, t. II, Boivin et Cie, Paris, 1946, p. 66.

<sup>4</sup> Van den Heuvel, Jacques, *Voltaire dans ses contes*, Armand Colin, Paris, 1967, p. 276, 278.

<sup>1</sup> Cherel, Albert, *De Télémaque à Candide*, J. De Gigard, Paris, 1933, p. 61.

fait partie de cette limite qui n'a été pas tracée par moi, que j'ai reçue dès que j'ai été humain. »<sup>2</sup>

L'histoire de Candide est donc l'histoire d'un homme qui découvre graduellement les limites qui lui sont assignées par un vécu se trouvant en dehors d'un destin et aboutit à la découverte de sa propre limite, celle qui lui donne finalement un sens. Mais il s'agit surtout d'une découverte des *limites* humaines (celles assignées par son vouloir et par les limites *acceptées* de sa connaissance) et des *limitations* auxquelles il est soumis par les facteurs extérieurs.

### **Les limites quotidiennes**

Dès le commencement, Candide assigne une (fausse) limite par anticipation : la formule *Il y avait*, typique aux contes, nous fait anticiper une fin heureuse, tout en traçant un premier espace, complémentaire à celui du jardin final : le château. Espace clos en soi, le château est en même temps un espace ouvert pour l'imagination, car il fait penser aux contes de fées – illusion innocente du lecteur, vite détruite par l'ironie de Voltaire, qui nous assure que le château démontre la puissance de son maître, par le fait qu'il avait « une porte et des fenêtres » (I) ; donc, ce château est lui-même un espace de la limitation, laissant seulement des possibilités de communication. La seconde limite que Candide devra affronter est celle de son environnement immédiat, limite qui est soumise au livresque : la généalogie médiévale (il serait apparemment le neveu du baron qui est le maître du château), les germes d'une liaison amoureuse (le héros a vite découvert les charmes de Cunégonde, la fille du baron) et la courtoisie chevaleresque (Candide juge que les plus grands bonheurs seraient la noblesse de son père adoptif, la beauté de sa bien-aimée et son privilège de jouir des deux). Toutes ces limites appartiennent en fait à l'écriture du merveilleux populaire et médiéval, et Voltaire les juge d'un point de vue réaliste, en y superposant une teinte ironique ; à celles-ci s'ajoute, en les couronnant, l'enseignement de Pangloss selon lequel le monde où il vit est le « le meilleur des mondes possibles » (I). Ce n'est donc pas surprenant qu'un tel cadre pourrait être considéré un espace paradisiaque, comme maintes interprétations l'ont suggéré. C'est Eric Cobast qui voit dans ce premier chapitre une parodie de la Génèse biblique: tenté par Cunégonde –

---

<sup>2</sup> Liiceanu, Gabriel, *Despre limită*, Humanitas, f.l., 1994, p. 14 (la traduction nous appartient).

une seconde Eve -, Candide est chassé du Paradis et projeté dans l'Histoire<sup>1</sup>.

En fait, toutes ces premières limites lui sont imposées de dehors, elles constituent des limitations que le personnage doit assumer en tant que part du maillage social. Le héros doit apprendre la leçon de percevoir et de faire siennes facilement ces limitations, qui sont essentiellement des modalités de comprendre le monde dont il fait partie.

Par conséquent, l'aventure du départ de Candide est une aventure de la limite atteinte en permanence et...incessamment dépassée. La première limite dépassée est celle de la vie quotidienne, confrontée à une perception purement théorique. Candide apprend la différence entre sa morale philosophique et la vie ordinaire en étant condamné à coups de baguettes, dont le nombre croissant le fait même courir le risque de mort. Selon Cherel, l'épisode serait singulier, car ce serait la seule fois que Candide agit, et non pas il réagit aux circonstances<sup>1</sup>. C'est pour la première fois que le monde intérieur du héros se voit limité par celui extérieur (le roi des Bulgares comprend que celui-ci est « un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde - II) et peut-être que c'est aussi pour la première fois que Candide apprend, bien que d'une manière brutale, à tenir compte de l'autre. Mais la limite ne serait-elle pas pourtant linguistique ? Car Voltaire nous apprend que son héros invoque « le don de Dieu qu'on nomme liberté », concept mal entendu par les Bulgares peut-être aussi en raison des différences de langage. Le XVIII-ème siècle, par son goût de découvrir et d'affirmer d'autres mondes, remplace l'unité classique du siècle antérieur par la quête de la relativité, non sans avouer une certaine hésitation devant les dangers qui s'annoncent. D'ailleurs, la seconde limite sera une typique au XVIII-ème siècle – celle des civilisations : la découverte de nouvelles civilisations, dévoile Pangloss (IV), a amené non seulement le progrès, mais de nouvelles maladies : conclusion naturelle pour Pangloss, qui croyait avoir vécu jadis dans le meilleur des mondes possibles et, en même temps, un scepticisme voltairien qui contredit ce goût des voyages et qui assigne une signification malheureuse à la tendance spécifique humaine de sortir de son propre être. Celui-ci est immédiatement complété par un contact entre les civilisations brutal et sans ménagements : Cunégonde raconte comment sa famille est égorgée et elle-même est violée par les Bulgares (VIII). S'agirait-il de la lassitude de l'homme civilisé dont nous parle Paul

---

<sup>1</sup> Cobast, Eric, *Premières leçons sur Candide, un conte voltairien*, PUF, Paris, 1995, p. 61-62.

<sup>1</sup> Cherel, Albert, *op.cit.*, p. 55.

Hazard ?<sup>2</sup> Le ton de Cunégonde révèle surtout une acceptation des limites des autres, sans que cela suppose une limitation de ses propres pensées. Voltaire préfère une lecture ironique de ce monde, ce qui renvoie à une nouvelle limite – celle de la vertu personnelle.

### **Les limites personnelles**

Dans un monde optimiste, la limite assignée par la morale personnelle pourrait s'affranchir de toute autre limitation religieuse. Il s'agit d'une agglomération de choses étranges, nous dit Hazard<sup>1</sup> ; mais l'on met en jeu surtout une dé-construction ironique de cette morale optimiste, elle-même regardée avec tant d'ironie par le critique français. Cette fois-ci, la limitation commence à faire place à la limite assignée par l'être humain lui-même, en tant qu'exercice de liberté et de connaissance de soi. Bien que Voltaire parte dans la perception de cette nouvelle attitude d'un point de vue ironique, la connaissance de la limite et, par conséquent, sa conquête acquièrent de nouveaux sens, fondamentalement éthiques, qui modifient son attitude envers ses personnages.

Aussi, Cunégonde apprend-elle à défendre son espace éthique, sa morale de vertu personnelle, et elle parvient à imposer des limites à un monde dont elle était habituée seulement à subir les limitations : c'est ainsi qu'elle résiste au Juif et à l'inquisiteur en même temps, en apprivoisant un monde essentiellement masculin. Dans ces deux personnages, Voltaire réunit deux limitations essentielles – celle de la confession religieuse et celle de la nationalité ; leurs discours fondent une illusion par rapport à la réalité, une des innombrables « idoles » que la raison doit affronter ; la résistance que Candide leur oppose trahit donc la nécessité d'assigner une limite à l'illusion.

La maladie suprême de l'univers au sein duquel évolue Candide est le parallélisme total des discours par rapport à la réalité, la meilleure illustration étant le paradigme leibnizien de Pangloss ; mais c'est justement un tel parallélisme qui sauve Cunégonde, dont la vertu affermie est à même d'assigner une limite à la convoitise mâle, tout en niant d'autres possibilités d'ouverture : « ...mon cœur est presque fermé à l'espérance » (X), dit-elle à Candide.

---

<sup>2</sup> Hazard, Paul, *op. cit.*, p. 347.

<sup>1</sup> Hazard, Paul, *op. cit.*, p. 64-67.

L'étape suivante de cette dé-construction de la morale est, naturellement, celle de la négation de l'illusion, car le paradigme de Pangloss sera soumis à des négations répétées : « Nous allons dans un autre univers, disait Candide ; c'est dans celui-là, sans doute, que tout est bien. » (X) C'est ainsi qu'est confirmée l'apparition d'un nouveau type de personnage, celui dénommé par Paul Hazard – l'aventurier<sup>1</sup>. Il ne s'agit pas, évidemment, seulement d'une curiosité scientifique, mais surtout d'un mouvement perpétuel ; ce contraste par rapport à la fin du conte nous amène devant l'existence d'une autre illusion, celle de la contingence d'univers différents. *Candide* cultive fréquemment cette illusion de la limite (ou du manque de limite) géographique : avant d'arriver au pays d'Eldorado, Candide est déjà proie à une perte d'horizon : car son pays natal, le Portugal, le pays des Oreillons lui sont également interdits ; en fait, évidemment, il s'agit de limitations qui sont converties dans des limites. Le chemin vers la destination choisie – la Cayenne – est lui aussi parsemé d'innombrables frontières naturelles et artificielles : « des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages » (XVII) ; c'est le mouvement inverse, par lequel les limites sont assumées en tant que limitations ; en même temps, Voltaire préfère peut-être un renvoi ironique à l'obstacle. En arrivant au pays d'Eldorado, Candide trouve, enfin, un espace qui cultive lui-même sa propre limite et c'est là d'où il tire une nouvelle morale : c'est un pays de la suffisance de soi dans tous les domaines : la religion est une religion universelle parce que chaque habitant est son propre prêtre ; l'étiquette royale cultive le rapprochement, le contact direct, et non la distance ; la seule frontière rigoureusement gardée est celle extérieure, même du point de vue géographique : « ...la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes de rochers. » (XVIII). La connaissance de ses propres limites et, surtout, l'inexistence de la limitation, semble être donc la définition de la sagesse pour les habitants privilégiés d'Eldorado. La sortie d'un tel espace équivaut à la perte de la sagesse et, en dernière instance, à la catastrophe, ce qui est prouvé en plan historique par le désastre qu'ont subi les Incas ; en fait, il s'agit d'une fausse interprétation : ceux-ci n'ont pas compris leur limite, ils ont considéré qu'il s'agissait d'une limitation de l'autre et ils ne se sont pas aperçus de leur faiblesse ; en conséquence, ils ont été détruits par les Espagnols. Candide et ses compagnons subissent eux aussi d'incessants échecs : presque tous les

---

<sup>1</sup> Hazard, Paul, *op. cit.*, t. I, p. 338.

moutons, sauf deux, périssent, la plupart dans des endroits dont la connotation renvoie à l'idée de péril (marais, désert, précipice). Bien que ce pays soit à même de tracer rigoureusement une limite, on ne peut pas assigner à Candide sa limite. Le dépassement physique de celle-ci anticipe un autre franchissement de limite, cette fois dans le plan des idées : lorsque Cacambo lui demande de définir l'optimisme, Candide réplique : « ...c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. » (XIX). L'optimisme est donc une rage, une sortie folle de l'espace limité, et à partir d'ici les héros vont connaître de nouvelles limites, de plus en plus abstraites.

### **La limite abstraite**

Premièrement, Candide et ses amis rencontrent une limite morale : le marchand hollandais s'enfuit avec les deux moutons chargés de diamants – un vol qui fait apprendre au héros une dimension de la nature humaine et surtout de celle pervertie par la civilisation, de l' « Ancien Monde » (XIX). Lorsqu'il retrouve un mouton peu de temps après, Candide conclut que l'heureuse aventure lui permet d'espérer de retrouver plus tard Cunégonde. C'est pour la première fois que la limite a un sens optimiste chez Voltaire ; car cette fois-ci la limite nous apprend justement sur son franchissement, ce qui contredit le scepticisme de Martin, concrétisé dans une fameuse conclusion : « - Mais à quelle fin ce monde a-t-il été donc formé ? dit Candide. – Pour nous faire enrager, répondit Martin. » (XXI)

La morale est ainsi un lieu de scepticisme dans l'univers voltairien et l'aboutissement à une limite dans le monde physique marque le franchissement d'une barrière importante – celle de la limite créée dans l'esprit humain. Pococuranté, noble vénitien, jouit des beautés artistiques amassées dans son palais, mais avoue avoir perdu le bonheur de goûter l'art ou les systèmes de science ou de philosophie. Le cas de Pococuranté illustre donc l'identification d'une limitation que l'homme s'est assignée à lui-même. Tout en reflétant une suffisance de l'esprit, le noble vénitien représente une nouvelle géographie intérieure, bâtie sur une communauté spirituelle : si Cicéron doute de tout, Pococuranté y conclut qu'il en sait autant sur la réalité. En méprisant pratiquement tout appui extérieur, ce personnage fait la transition vers la morale finale du conte. Voltaire exile de cette manière le savoir de la contrée du bonheur et il essaie de créer un nouvel espace autarchique. Une autarchie vaine est aussi en question dans le cas des innombrables rois déchus (XXVI), qui enseignent à Candide la leçon des fausses limites : ce qui veut dire qu'on leur a assigné des limites et on leur a appris de les connaître. Tous ont été emprisonnés et tous sont

partis en exil : leur nature passive les éloigne de toute signification morale et les apparente à des automates : ils ont converti la limitation qu'on leur a assignée par l'emprisonnement en limite, ils ont transformé *le précis* de la décision que les autres leur ont imposée dans *le vague* de leur indétermination. Les rois déchus ont remplacé l'espace clos de leur prison par une liberté totale, de la frénésie spirituelle que représente le carnaval, dont le temps illusoire remplace leur temps, maintenant dépourvu de signification. Leur transfert de plusieurs espaces clos dans un espace fermé, fût-il restrictif, anticipe une limite que Candide et ses camarades sont à même de s'assigner seuls à eux-mêmes et que Voltaire déplace dans un espace physique – le jardin. En invoquant la prison en tant qu'excuse pour leur manque d'action, les rois ont transformé la limitation auxquels ils ont été soumis par l'extérieur dans leur propre limite.

La culture du jardin est d'ailleurs opposée à l'action par la parole (les conversations philosophiques de Candide, Pangloss et Martin) et à l'action politique (les affaires de Constantinople). Par cette culture, l'homme est amené à connaître sa propre limite et à l'assumer pleinement. Mais cette démarche de *cultiver le jardin* est fondamentalement une réaction, comme Albert Cherel l'observe très finement<sup>1</sup>; car la phrase de Candide, dont on ne cite d'habitude que les cinq derniers mots, est en fait une *réponse* à une conclusion de Pangloss, selon lequel les choses s'appellent les unes les autres. La morale de Candide est appuyée essentiellement sur une opposition topologique et, à partir d'ici, existentielle : à ce que lui avait été arrivé dans le château, en Amérique, en Eldorado, s'oppose *ici* – le territoire ou il peut manger « des cédrats confits et des pistaches » (XXX). La deuxième opposition concerne *le jardin d'Éden* évoqué par Pangloss où l'homme est mis pour *travailler* et *notre jardin* auquel fait référence Candide, qu'il faut *cultiver* : il appartient à la destinée de l'homme de se forger sa propre limite, qu'il faut *cultiver* – la renforcer, l'assumer pleinement en tant que sienne. Candide est pourtant conscient que ce petit territoire ne peut devenir *sien* que s'il sera à même de le consacrer effectivement et il invite Pangloss à adhérer à sa conclusion : il faut cultiver *notre jardin* pour lui assigner une limite, pour le rendre en tant que territoire personnel. Cette fin trace en même temps un parallèle par rapport au début, car le paradis du château dont la limite illusoire est circonscrite par les autres est transformé dans un espace pleinement assumé, y compris en tant que limite.

---

<sup>1</sup> Cherel, Albert, *op.cit.*, p. 61-62.

### **Bibliographie**

- Voltaire, *Candide*, EDDL, Paris, 1996
- Chartier, Pierre, *Candide de Voltaire*, Gallimard, Paris, 1994
- Cherel Albert, *De Télémaque à Candide*, J. De Gigard, Paris, 1933
- Cobast, Eric, *Premières leçons sur Candide, un conte voltairien*, PUF, Paris, 1995
- Hazard, Paul, *La Pensée européenne au XVIII-ème siècle*, t. II, Boivin et Cie, Paris, 1946
- Liiceanu, Gabriel, *Despre limită*, Humanitas, f.l., 1994.
- Lipatti, Valentin, *Cours de littérature française – XVIII-ème siècle*, t. I, Editura Didactică și Pedagogică, București, 1967
- Petrișor, Mariana, « Voltaire » dans Angela Ion (coord.)- *Dicționar de scriitori francezi*, Polirom, Iași, 2012
- Van den Heuvel, Jacques, *Voltaire dans ses contes*, Armand Colin, Paris, 1967